

Be that as it may, Durand draws a firm conclusion from the thirty-five successions. The forms of wealth held by the tax farmers were quite diverse, and it was the diversity of their property that firmly integrated the tax farmers into the society of the Ancien Régime (p. 174). Their most important assets were loans to the Royal General Tax Farms (34.17% of their combined assets), seigneurial estates (19.04%), and private letters of change, obligations, notes, and other negotiable instruments (14.10%) (p. 137). The remaining 33.69% of the tax farmers' holdings included investments in venal offices, crown bonds, house furnishings, jewelry, and silverware. The disposable fortune of twenty-nine tax farmers at death averaged 2,707,052 livres, an immense sum, but well below what many contemporaries thought they were worth (p. 133).

On the whole, Durand has made a positive contribution to our knowledge of eighteenth-century society in general, and to our understanding of financiers in particular. *Les fermiers généraux* deserves a thorough reading.

Earl E. ROBISHEAUX,
University of Oregon.

* * *

MAURICE AGULHON. — *Une Ville ouvrière au temps du socialisme utopique: Toulon de 1815 à 1851*. Paris et La Haye, Mouton, 1970.

Cet ouvrage constitue le premier tiers publié d'une imposante thèse de doctorat intitulée « Un mouvement populaire au temps de 1848: Histoire des populations du Var dans la première moitié du 19^e siècle », dont les deux derniers fragments ont entre-temps paru chez d'autres éditeurs¹.

En présentant son étude sur Toulon, sous-préfecture d'un département resté frontalier jusqu'en 1860, M. Agulhon précise qu'il a dû détacher ici de ce monde terrien à structuration micro-citadine qui distinguait la Basse-Provence, le cas singulier d'une « ville spécialisée par la présence de l'arsenal de la Marine... [dont] la vocation était éminemment nationale... [et la] population ouvrière... proprement industrielle » (p. 5).

Reconnaissons que l'accroissement démographique et les difficultés opposées à l'agrandissement urbain ainsi que les transformations à la fois techniques et humaines enregistrées à l'arsenal depuis 1835 environ conféraient à l'agglomération des traits d'une incontestable originalité. Le lecteur se demande toutefois si celle-ci ne se trouvait pas atténuée par l'origine fréquemment provençale et terrienne des travailleurs embauchés après 1840, le rôle premier des métiers civils traditionnels dans les organisations ouvrières jusqu'en 1845, la place éminente des notables locaux « de gauche » dans la propagation des idées socialistes aussi bien que le cheminement de la démocratie par la structure verticale d'un patronage culturel bourgeois avant 1850, tels qu'analysés dans *La République au village*.

Outre ce difficile problème de définition des mentalités urbaines populaires, signalons celui, non moins ardu, de la mutation de l'opinion politique des foules muettes qui retient surtout l'attention de l'auteur. C'est par une triple démarche qu'il entend réunir en un faisceau complexe les éléments composant le soubassement de cette flambée rouge de 1848, qui n'épargna pas Toulon, au demeurant moins fortement « blanc » au temps de la Monarchie censitaire que le Midi pris dans son ensemble.

¹ *La République au village (Les populations du Var de la Révolution à la Seconde République)*, Paris, Plon, 1970, et *La vie sociale en Provence intérieure au lendemain de la Révolution*, Paris, Société des Études robespierristes, 1970.

De l'aperçu préalable de la situation matérielle d'abord, de la description détaillée des associations ouvrières ensuite, du relevé minutieux des influences socialistes enfin, il ressort que l'ancien mode de vie bourgeois et l'industrie dispersée archaïsante déclinaient au bénéfice de « cette corne d'abondance qu'était la marine » (p. 67). Malgré une forte concentration d'ouvriers sous-rémunérés mais peu exposés au chômage, le prolétariat de l'arsenal, « amorphe et plutôt conservateur » (p. 127), a été lentement gagné à un esprit de revendication sociale et politique par des meneurs issus de « l'industrie civile » (p. 72). Bien plus, c'est essentiellement ce milieu, celui de la petite boutique et de l'artisanat, qui semble avoir été le moins imperméable aux considérations saint-simoniennes de ces « intellectuels romantiques » (p. 241) si patiemment dépeints dans leur médiocrité même.

Au total, il appert que la contestation du système oligarchique en vigueur pendant la première moitié du XIX^e siècle s'est d'abord manifestée dans les groupes sociaux qui estimaient leurs positions menacées par le gonflement d'un nouveau prolétariat toulonnais. On peut ici regretter que les courroies normales de transmission de certaines inquiétudes ou remises en question n'aient pu être davantage indiquées, depuis la presse d'opposition d'avant 1848 — dont les collections locales sont très incomplètes — en passant par les loges maçonniques et sociétés mutuelles — dont l'importance a pourtant déjà été signalée par le même auteur dans d'autres écrits —, jusqu'à ces formes de sociabilité plus diffuses certes, mais sans doute fort durables, telles les réunions dominicales à la guinguette, cette « maison de campagne publique », brièvement évoquées aux p. 53 et 54.

En revanche, M. Agulhon ne répugne point à suivre de près l'homme et l'événement, surtout dans les deux dernières parties de son livre, à cheval sur 1848, consacrées à l'intervention sur la scène politique de masses inexpérimentées, bientôt intimidées, pour la première fois cependant regroupées derrière ce Fulcran Suchet, « symbole local . . . d'une révolution généreuse » (p. 289). Si les épisodes relatés avec soin ne nous convainquent tout à fait ni de « la vivacité . . . de la conscience de classe des travailleurs de la ville » (p. 276), ni de la constitution d'un véritable « prolétariat quarante-huitard » (p. 330), maints enseignements tirés de ces trois décennies du passé provincial sont mis en évidence avec une honnêteté fuyant les a priori comme les simplifications hâtives.

Le sens de la nuance et l'attachement au réel que démontre M. Agulhon présupposaient une connaissance très intime du climat socio-culturel analysé ici; une telle attention dans l'examen s'appuyait sur le maniement prudent d'une documentation abondante et variée, dont, cependant, l'ordonnance en fin d'ouvrage nous paraît pour le moins inhabituelle. En démêlant les fils d'un mouvement populaire jusque-là énigmatique, celui qui s'est employé à comprendre les humbles Méridionaux a voulu réaliser autre chose qu'un monument d'histoire régionale dans le contexte national (ainsi les thèses de P. Barral et P. Vigier dans le seul Sud-Est) ou qu'un portrait de la vie ouvrière dans sa continuité ou ses éclatements (ainsi les travaux de F. Rude et P. Pierrard pour la province du XIX^e siècle).

Derrière les manifestations d'un tempérament populaire donné, s'esquisse une problématique plus universelle de la promotion ouvrière au temps prérépublicain, où s'ébauchaient de nouveaux rapports de forces. Il était extrêmement instructif de constater que ceux-ci se sont d'abord définis par l'intermédiaire et à l'intérieur des formes de sociabilité traditionnelle. Avant de conclure que « l'histoire du mouvement ouvrier ne saurait s'écrire seule » (p. 331), M. Agulhon a ainsi déblayé l'une des pistes que doivent emprunter ceux qui tâchent de saisir la gestation de mentalités modernes dans un monde en voie d'industrialisation.

Jean-Guy DAIGLE,
Université d'Ottawa.